



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Lucien**

Divisé En Deux Parties

**Lucianus <Samosatensis>**

**Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697**

Les Fugitifs

**urn:nbn:de:hbz:466:1-45093**

scours ; & mandoient vers l'Occident à la bouée, je ne s'étoit aperçu d'olivier, promenoit la piece d'olive-même, je ne puis juger que les abeilles se fussent Cygales ? d'Hésione, semble que à son honneur. Car on a des instructions à l'égard du testament, amis, contre le monde, de la passion de la verité ; de la réputation ; en jouir. Je n'ay déjà dit avec luy de débauches, d'Alcibiade ; Qu'une femme mit à pleurant de plusieurs jours avant d'avoir peut-être violente. trouva par la fièvre, & ne luy en vou-

lulut point donner, & luy dit que s'il souhaitoit la mort, il la faisoit prendre maintenant qu'elle se presentoit d'elle-même, & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bucher. A cela il répondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souvient que quelques jours auparavant, je le vis frôter d'un médicament si acre, qu'il le faisoit pleurer ; qui est à peu près comme si un criminel se faisoit penser d'un mal de doigt, avant que d'aler au sùplice. Que penses-tu qu'eût fait Democrite, en voyant cela ? Crois-tu qu'il eût eu une assez grande source de ris, pour ne se point épuiser. Ry tout ton soul comme luy, car la chose le merite bien ; & sur tout, lors que tu verras des sots faire le paranymphe de cette mort.

## LES FUGITIFS.

## DIALOGUE

D'APOLLON ET DE JUPITER,

Où plusieurs autres parlent.

*C'est une Satyre, contre trois coquins qui avoyent embrassé la Philosophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abusoient de ce nom en leurs débauches.*

APOLLON. EST-IL VRAÏ, mon pere, qu'un Philosophe s'est brûlé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'estoit un Galant, qui avoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celui là ?

JUPITER. Il est vray, mon fils & je voudrois que cela ne fut pas arrivé.

APOLLON. Pourquoi ? Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon ?

JUPITER. Ce n'est pas cela ; mais c'est qu'il s'exhaloit une si mauvaise odeur du bucher, que je fus

contraint de me sauver parmy les parfums de l'Arabie ; Et le souvenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloit mourir d'une si crüe mort ? Et quel avantage y a-t-il à se brûler tout vif ?

JUPITER. Tu aurois la même demande à faire à Empedocle, qui se jeta dans la fournaise du mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons ?

JUPITER. Veus-tu que je te die ce qu'il allegua pour sa justification, dans l'assemblée de toute la Grece ? Il dit, s'il m'en souvient bien. . . . Mais qui est cette Dame qui s'avance à grand pas toute éplorée ? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer ma fille ; & pourquoy quites-tu le monde ? Le peuple te persecute-t-il encore comme autrefois ; lors qu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non ; à peine qu'il ne m'adore ; quoy qu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, je ne le puis dire sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui ! les Philosophes ?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables ; mais quelques-uns qui n'en ont que l'aparance, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait ?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vites le monde rempli d'erreur & d'injustice, vous en eûtes pitié, & vous m'envoyâtes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me dites : Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice : Va les trouver car tu es seule capable de les détromper, & de les guerir.

Jupit-

JUPITER. Il me souvient bien que je dis quelque chose de semblable ; mais conte-moy un peu comment ils te receurent d'abord ? & ce qu'ils t'ont fait depuis ?

LA FILOSOFIE. Je n'alay pas du commencement vers les Grecs, mais je commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, je creus en venir à bout aisément, & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'alay donc vers les Indiens, qui est un grand peuple, que je fis descendre de ses Elefans, pour m'écouter ; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nécréens & des Oxydraques, reçut ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

JUPITER. Tu veus dire les Gymnosofistes de qui l'on dit entr'autres choses qu'ils se brûlent sur un bucher, sans témoigner la moindre apprehension ; & tu as pu voir depuis peu la même chose aux Olympiques.

LA FILOSOFIE. Je n'y alay pas, pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, j'alay en Ethiopie au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prêtres & à leurs Profétes. En-suite, je passay en Babylône, pour instruire les Caldéens & les Mages. Puis en Scyrie ; d'où revenant par la Thrace, je conversay avec Eumolpe & Orfée, & les envoyay devant moy en Grece ; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres ; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre ; mais à mon arrivée, on ne me reçut ni bien ni mal. Toutefois avec le tems, je gagnay les sept Sages ; l'un en un lieu & l'autre en un autre ; mais sur ces entrefaites s'éleverent les Sofistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçavoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulièrement la presomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met tout en contro-

verse, & qui ne sçauoit rien résoudre; Ces réponses doubles, & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & convaincus par mes disciples, ils se mérent en colere, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer delors, ne pouvant plus souffrir cette injure; mais Antisthene & Diogene, & en-suite Cratés & Menippe, m'arréterent; Pleurâ Dieu que je ne les eusse pas creus! je n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

LA PHILOSOPHE. Le voici. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pu s'adonner dès leur jeunesse à la Philosophie, à cause de leur pôvreté, & qui ont esté contraints, pour gagner leur vie, de se mettre au service des Grands, ou d'apprendre quelque métier; si bien qu'ils ne conoissent pas seulement mon nom. Mais lors qu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont veu l'avantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des oracles; ils ont creu cette profession tres-avantageuse, & approchante de la tyrannie. Et parce que leur métier ne leur fournissoit pas de quoy vivre, qu'avec beaucoup de travail & de peine, ou qu'ils estoient las de la servitude, ils ont eu recours à moy, comme à un dernier azile. Mais comme il leur eût esté trop long, & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres, & encore plus de les pratiquer; ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes, & ont apelé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont creu que le peuple, qui ne juge que par l'exterieur, ne reconnoitroit pas leurs défauts; & comme l'âne d'Esoppe, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais ils ont esté reconus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres; mais ils vivent dans la débauche, & ne travaillent qu'à

amasser; t  
leur tondre  
donnent,  
crier. Ca  
attaque, il  
belle marg  
l'humilité.  
ces choses  
la différenc  
leurs parol  
vie; & lors  
à leur doct  
ply, & part  
de Cratés,  
me Cyniqu  
ni la vigilan  
rute, la go  
prieté d'en  
vent. Je ne  
aujourd'hu  
a, & du pe  
charlatans v  
pulence, d  
me; & disa  
mercier ser  
dant. ils cre  
fleurt le sie  
débauchent  
quelques u  
me pour l  
suivent en  
re la comm  
comme ce  
trop long  
comme ils  
crient contr  
mor, il n'  
leur doctri  
roient fair

amal-

amasser ; tirans tribut de leurs disciples, ce qu'ils apellent tondre leurs oüailles, outre que plusieurs leur donnent, soit par respect, ou pour les empêcher de crier. Car ils aboyent tout le monde ; & lors qu'on les attaque, ils se défendent par des injures, qui est une belle marque de vertu, dont le plus beau caractère est l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Philosophes ; car la différence en est trop visible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on jete les yeux sur leur vie ; & lors que l'on condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant tout le monde en est rempli, & particulièrement de ceux qui se disent disciples de Cratés, d'Antistène, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cause de leur impudence. Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidelité du chien ; mais bien la luxure, la gourmandise, & la flaterie ; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçay pas ce qui en arrivera ; car les Arts sont aujourd'huy abandonnez, à cause de la peine qu'il y a, & du peu de profit, tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence, demandans hardiment, prenans de même ; & disans des injures quand on les refuse, sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant, ils croient vivre comme des Dieux, & faire resplendir le siècle d'or. Non contents de ces choses, ils débauchent jusqu'aux femmes de leurs hôtes ; & quelques uns en ont emmené une depuis peu, comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela la doctrine de Platon, qui approuve la communauté des femmes, ne sçachans pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches, & comme ils se crevent dans les Festins, tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'yvrognerie. En un mot, il n'y a rien de si contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flaterie, & en pourroient faire leçon aux courtisans ; ne prechant que

la verité, & débitent par tout le mensonge; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere, ils y sont plus sujets que les enfans; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant, pour peu que l'on leur resiste. Car incontinent leur visage est tout en feu, leurs yeux renversez, leur bouche pleine d'écume; ou plutôt de venin, contre ceux qui les repréent. Cependant, ils font un sâle trafic de la Philosophie, & il n'y a point de métier qui rapporte tant à son maître; & lors qu'ils ont bien amassé, ils quittent le bâton & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela s'en prend à moy & me méprise; de sorte, que je ne puis plus gagner personne; & comme la toile de Pénélope, tout ce que je fais de jour, est défait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injustice triomfent du sçavoir & de la vertu.

**JUPITER.** Dieux! combien la Philosophie a souffert de ces fripons, mais il faut aviser aux moyens de les punir; En tout cas, un coup de foudre ne leur peut manquer.

**LA PHILOSOPHIE.** Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort; & je vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont j'épouse les interêts, d'y envoyer Mercure, qui discernera bien-tôt les véritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas; & qui châtierà les uns, & recompensera les autres.

**JUPITER.** Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la défaire de tous ces monstres.

**HERCULE.** J'aymerois mieux nétoyer une seconde fois l'étable d'Angie, que d'avoir à faire à ces maraunts qui m'iront dire quelque sôrise; mais je suis enfant d'obéissance.

**LA PHILOSOPHIE.** Et moy aussi, quoy que je n'y aille qu'à regret.

**MERCURE.** Descendons tout à cette heure, afin d'en défaire une partie dès aujourd'huy. Où pensetu que nous les devions trouver, ma sœur? Ne crois-tu pas que ce soit en Grece?

LA FI  
pôvre; il l  
ou d'argen  
MERC  
HERCU  
je cōnois le  
jeunesse.  
montagnes  
celuy de R  
ne, qui est  
servent co  
dont le fle  
voilà déjà a  
MERC  
découvrir c  
HERC  
gent, de l  
MERC  
HERCU  
elle les doit  
LA FILO  
je n'ay pas g  
ils aiment la  
qu'on ne sça  
ou de quelq  
MERCUR  
il semble qu  
SERGE  
rons trois in  
conique; d  
LA FI  
se que nous  
SERGE  
né une femm  
Si quelqu'un  
nom signifie  
cheveux cou  
ne triste, la  
manteau de

LA FILOSOFIE. Nullement, le païs est trop povere; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Alons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison, je vous y conduiray; car je cõnois le païs, pour l'avoir bien frequenté en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le mont Hémus, & l'autre celuy de Rhodope, pour descendre de là dans la plaine, qui est tres-fertille, & s'eleve en petites colines qui servent comme de forteresse à la ville de Filippes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà déjà au dessous des nuës; Métons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous, pour découvrir où sont ceux que nous cherchons?

HERCULE. C'est à toy, qui fais le metier de Sergeant, de les trompeter.

MERCURE. Mais je ne sçay pas leur nom.

HERCULE. Que la Filosofie te l'enseigne; car elle les doit bien cõnoître.

LA FILOSOFIE. Je ne les cõnois pas trop bien, car je n'ay pas grand commerce avec eux; mais comme ils aiment la gloire, les richesses, & les presens, je croy qu'on ne sçauroit faillir de les nommer Posidoniens, ou de quelqu'autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'aprochent de nous, il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire?

SERGENS. Ne sçavez vous point où nous trouvons trois imposteurs, avec une Dame rasée à la Laconique; d'une façon mâle & vigoureuse?

LA FILOSOFIE. Ils cherchent la même chose que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené une femme, & nous les alons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Sinope, dont le nom signifie posseder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec un visage pâle & défait; la mine triste, la parole rude; le bâton, la besace, & le manteau de Filosofe; du reste colere; ignorant,



injurieux: Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

LE MAÎTRE DE L'ESCLAVE. Je le cõnois: C'est mon valet l'Escarbot, qui a coupé ses cheveux & laissé croître sa barbe, depuis qu'il m'a quité.

SERGENS. Et quel métier faisoit-il ?

LE MAÎTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Filosofo, tant il est changé.

LE MAÎTRE. Vrayement c'est bien à luy à faire? Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais je le reconõtrai bien.

LA FILOSOFIE. Qui est celuy-cy qui s'avance avec une lyre à la main? il a bonne mine.

HERCULE. C'est Orfée, Dieu te gard, le Patron des Musiciens: Il me semble que je suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y délassés par la douceur de tes chansons. Ne cõnois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORFÉE. Si fais bien, & Mercure même avec la Filosofo: mais que me donnerez-vous, si je vous enseigne ce que vous cherchez?

MERCURE. Les nourissons des Muses ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la recompense.

ORFÉE. Tu as raison: Ceux dont je parle demeurent proche d'icy; mais je ne veus pas qu'ils me voyent; car ils ne cesseroient de m'aboyer, s'ils sçavoient que je vous eusse découvert leur gîte.

MERCURE. Montre nous seulement.

ORFÉE. Le voilà.

MERCURE. Arête: j'enten la voix d'une femme qui chante quelque chose d'Homere.

UNE FEMME. *Je ne hâys pas moins que l'enfer celuy qui ayme l'or, & qui fait semblant de le hâyr.*

MERCURE. Il faut donc hâyr celuy que nous chetions, qui de plus a débauché la femme de son hôte.

LE MARY. C'est moy qui suis cét hôte, & à qui ce traître témoignoit tant d'amitié.

LA FEMME. *Yvrogne, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf; qui n'es bon ni pour le conseil, ni pour l'ex-*

l'exécution  
malencon

LE M

luy vient

LA F

grand que

derriere d

LE M

ces misera

grosse.

MER

Geryon,

qui sorte

LE M

peu ce qu

te, ou qu

MER

ture d'or.

HER

nique en C

voyera b

ras pendu

UN A

O la plaîs

MER

de maître

LE M

MER

LE M

dans ma b

mé de l'ap

MER

se? Tien

LE M

le faire qu

LES F

noncer la

MERC

mary, de

l'exo-

*l'exécution, & qui ne fais que crier comme un malencontreux corbeau!*

LE MAÎTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbère à triple tête, monstre plus grand que la Chimère, qui as le devant d'un chien, la derrière d'un lion, & le milieu d'une chevre.*

LE MARY. Dieux! que ma femme a souffert de ces misérables Cyniques? On dit même qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque Geryon, ou quelque petit Cerbère; mais les voilà qui sortent.

LE MAÎTRE. Je te tiens, méchant. Voyons un peu ce qui est dans ta besace? Quelque bribe, sans doute, ou quelques lupins? \*

\* *Especce de pois.*

MERCURE. Non, par les Dieux; mais une ceinture d'or.

HERCULE. Ne t'en étonne point; Il estoit Cynique en Grece, & il est icy Chrysipe. † Mais je t'en voyeray bien-tôt vers Cleanthe, méchant; car tu seras pendu icy par la barbe.

† *Or, &c.*

UN AUTRE. Et voicy mon valet. La Bouteille! O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosophe!

MERCURE. Et ce troisiéme cy, n'a-t-il point de maître?

LE MAÎTRE. Oüi; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi?

LE MAÎTRE. Parce qu'il put; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons avoient acoustumé de l'appeller le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Philosophe? Tien, mon amy, repren ta femme.

LE MARY. Je n'en veus point, qu'elle ne m'aïlle faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte.

Secte.

Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maîtres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de ravaudeur; mais auparavant je veux qu'on lave bien celuy-cy après luy avoir mis du dépilatoire, & qu'on le pendre sur le mont Hémus, pour l'éventer, jusqu'à ce qu'il ait perdu la mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel suplice!

LE MAÎTRE. Qu'est ce que tu veux crier, suymoy; mais quite auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un âne.

## LES SATURNALES.

### DIALOGUE

#### DE SATURNE ET DE SON MINISTRE.

*Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe.*

LE MINISTRE. **P**UISQUE nous sommes maintenant sous ton regne, ô pere des Dieux, & que nous te faisons des vœux & des sacrifices; Dymoy, je te prie, que me donneras-tu pour les offrandes que je t'ay faites?

SATURNE. Penses-tu que je sois Devin, pour sçavoir ce qu'il te faut? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires, je ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-tems que j'y songe; mais je n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'estre ton Ministre.

SATURNE. Cela n'est pas encore en mon pouvoir, mon amy; Il te faut adresser à Jupiter, lors que ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de jours;

Car